

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et Espagne	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud	\$6.50	\$3.50	\$1.85
Autres pays	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Une crise en France il y a 135 ans

Comment faire renaître
l'activité économique dans le monde

Dans son livre sur Napoléon (1), M. Louis Madelin décrit ainsi l'état économique de la France lors de l'avènement de Bonaparte au consulat :

J'ai décrit ailleurs le lamentable spectacle que donnait en l'an VIII (2) ce pays — jadis, grâce à ses multiples ressources et son fécond labour, le plus riche de la Chrétienté — : les routes abandonnées, ruinées, coupées, tournant en fondrières et, pour les trois quarts, devenues impraticables; les canaux envasés, les ports ensablés, les mines à l'abandon, les ponts écroulés; les manufactures en grande partie arrêtées dans leur activité par les troubles intérieurs comme par la guerre maritime et continentale, les quelques ateliers restés ouverts désertés par les ouvriers qui, contraints au chômage, y avaient pris goût; et, à Paris, le chiffre des bras occupés tombé de 7.053 à 1.722; le commerce atteint par le blocus du pays, résultat de la guerre, comme par l'incertitude des lendemains quand émeutes, proscriptions, coups d'Etat, révolutions, venaient ébranler la confiance — sans parler de l'émigration privant ce commerce de ses plus riches clients; l'agriculture elle-même, qui, tout d'abord avait semblé favorisée par la suppression des droits féodaux et l'accès d'une masse de petites gens à la propriété rurale, subissant, à son tour, les contre-coups des convulsions citadines, frappée par les décrets du maximum et, d'autre part, comme paralysée par la situation précaire de la nouvelle propriété; les affaires partout arrêtées, les transactions rendues impossibles par l'effroyable crise monétaire, la chute progressive et bientôt incroyable des assignats; toute la vie économique, d'abord ralentie, puis arrêtée et, ce qui était pire, un pays entier prenant, au témoignage des visiteurs, l'habitude de la paresse.

L'auteur rappelle ensuite que l'abolition des corporations par la Constituante, coïncidant avec la paralysie de l'industrie, avait réduit l'ouvrier à la misère; puis il ajoute :

On avait essayé de créer des ateliers de secours, des ateliers de charité où les ouvriers, par milliers, étaient venus toucher des salaires pour n'y rien faire de bon, éternels expédients des gouvernements aux abois devant le chômage dont ils sont parfois responsables. Dès l'an III (3), la misère était extrême; les émeutes de germinal et prairial an III avaient été émeutes sociales, en grande partie causées par la faim; on avait réprimé cruellement les faubourgs, mais sans trouver un moyen de remédier à leur misère. Tout au contraire avait-on vu, sous le Directoire, la vie augmenter, tandis que les ateliers achevaient de se fermer les uns après les autres. L'anarchie économique était pire peut-être que l'anarchie politique et contribuait à l'anarchie sociale.

Sauf la stérilité d'une partie du capital engagé dans l'industrie, et le danger de surproduction qui résulterait d'une reprise immédiate de l'activité industrielle sans augmentation correspondante de la richesse publique, où trouverait-on aujourd'hui dans le monde tableau plus sombre que celui que nous peint M. Madelin? Et il n'est pas douteux que sous un gouvernement de bavards et de toucho-tout la France, malgré sa richesse naturelle et l'esprit d'économie de ses habitants, ne fût jamais sortie de sa misère. Mais Napoléon ne croyait pas aux assemblées délibérantes, il savait s'entourer de conseillers compétents, qu'ils vinssent de la révolution ou de l'ancien régime, et réprimer d'une main ferme, en même temps que le péculat, les intrigues des partis. Trois ans de son gouvernement suffirent pour rendre sa prospérité au pays.

En cette fin de 1934, il y aurait amplement assez de bien-être matériel pour tout le monde si les hommes voulaient bien se résigner à certains sacrifices de superflu qui leur laisseraient néanmoins plus d'abondance qu'il n'en régnait en l'an 1800; si le seul résultat de nos multiples paroles internationales n'était pas de paralyser par la crainte de la guerre et les quotidiennes alertes de presse toute initiative économique; si la moitié du monde ne vivait sous des régimes politiques contrairement à toute prévoyance comme à tout esprit de suite; si ceux qui visent à restaurer la vie économique par la paix sociale ne se faisaient les complices

inconscients de la démagogie révolutionnaire en dénonçant sans répit les abus du capital, au lieu de rappeler courageusement, en toute occasion, qu'à part la guerre, voulue de tout le monde et votée par tout le monde, la principale cause de la crise a été un désir de jouissance qui avait gagné toutes les classes de la société; si enfin, au lieu de proposer des solutions impossibles, du moins pour longtemps, ces savants « rebouteux » voulaient bien commencer par constater tout ce que la limitation de la responsabilité civile des sociétés par actions a apporté de désordre dans le monde contemporain.

Sur ce dernier point il ne sera pas inopportun de rappeler ce que notre jeune collaborateur Patrick O'Leary disait dans sa thèse de l'Ecole des hautes études consulaires d'Anvers, après avoir exposé la doctrine et l'application du corporatisme en Europe :

Nous ne pouvons admettre — lisons-nous dans cette étude — la conception individualiste du législateur libéral qui a créé par une fiction juridique la société anonyme et par actions. Pour ne pas reconnaître légalement une association de personnes et de capitaux, puisque l'individu est seul libre et sujet à des droits devant l'Etat, il a préféré créer une « personne morale » qui juridiquement possède la plupart des droits d'un individu. Mais au lieu d'appliquer, comme il en est pour chacun, le même principe de responsabilité limitée et personnelle en conséquence de la liberté économique, il a donné à une CHOSE l'anonymat et la responsabilité limitée. Au lieu de stimuler l'intérêt personnel des associés ou gérants par une responsabilité solidaire et illimitée, il a réduit le risque à l'apport. Beaucoup de gérants et d'administrateurs, grâce aux bénéfices acquis en temps de prospérité, ont pu s'assurer une bonne réserve qui, rentrée dans leur patrimoine personnel, se désolidarise, en cas de faillite ou de difficulté, du patrimoine de la société. Voilà la concurrence (déloyale) qui tue la concurrence.

En limitant donc la responsabilité de ce nouvel individu irrel, il a créé un faux droit au profit. En effet le profit se justifie, dans un régime de libre concurrence, par le risque d'une responsabilité complète qui stimule l'esprit de modération des agents actifs de l'Economie.

La société anonyme n'est pas « en fait » une seule personne, anonyme et irresponsable, distincte de l'association des entrepreneurs (4), lesquels poursuivent un bénéfice par l'exploitation d'une entreprise. S'ils sont responsables personnellement lorsque leur activité est individuelle, pourquoi deviennent-ils anonymes et irresponsables lorsqu'ils se groupent? Cette protection, sous prétexte de favoriser la collaboration des capitaux, a trop souvent assuré l'impunité réelle au détriment de l'ordre économique et surtout social.

Comment donc remédier à tous ces inconvénients, tout en laissant subsister les avantages qui consistent à grouper des capitaux importants?

Olivar ASSELIN

LA SUITE À LA 2E PAGE

(4) Au sens de créateurs et principaux bénéficiaires d'une entreprise.
N. de la R.

Personnel

On annonce les fiançailles de Mlle Nine-Germaine-Amélie-Renée Turck, fille du consul général de France au Canada et de Mme Turck, avec M. Paul Elion, officier de réserve, fils de M. Henri Elion, officier de la Légion d'Honneur, adjoint au maire du XV^e arrondissement de Paris, et de Mme Elion.

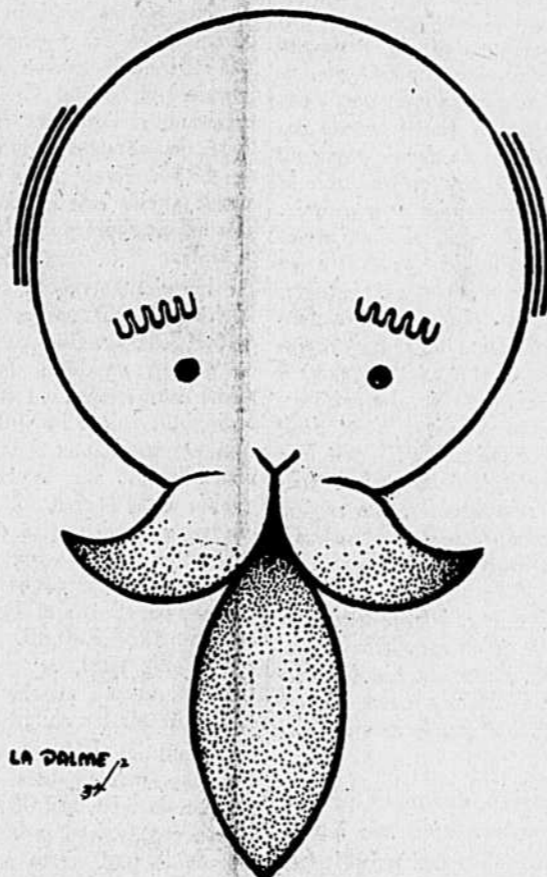
Quand vous rencontrez une boisson en usage depuis plus de 250 ans, dites-vous qu'elle a du mérite. C'est le cas du genièvre (gin) de Kuyper.

A l'Hôpital Notre-Dame

A sa dernière séance, le Conseil d'administration, sur la proposition de MM. Oscar Dufresne et Arthur Terroux, a voté des félicitations à l'ancien secrétaire et surintendant de l'hôpital, le docteur Arthur Lessard, pour sa nomination au poste d'inspecteur général de l'Assistance publique.

Rien ne vaut un verre de genièvre (gin) de Kuyper lorsque le thermomètre marque de basses températures. Le genièvre de Kuyper permet de préparer les grogs les plus réconfortants et les meilleurs.

L'ARCHITECTURE



M. Jules Poivert

LES IDÉES ET LES FAITS

I. — Un peu d'histoire

MM. Valéry et Benda, celui-ci le dernier clerc de France avec notre ami Garneau, fondent leur mépris de l'histoire sur cette boutade de Fustel de Coulanges : « L'histoire ne sert de rien. » Entourés d'une cour de niais, ils estiment le passé trompeur, et qu'il n'y a rien à tirer de situations analogues d'un siècle à l'autre. L'évolution des mœurs et des institutions. A quoi M. Louis Madelin réplique dans la REVUE DE PARIS : «... Ayant la même chair, les mêmes nerfs, le même sang, le même cerveau, partant, les mêmes passions, il est physiologiquement le même être, capable, les idées acquises cédant soudain, des mêmes actions et des mêmes réactions. »

Le moindre d'entre les hommes peut suivre à travers l'histoire la marche d'une idée, d'une « idée en armes » : l'humanitarisme de Rousseau en est l'exemple classique. Dans son dernier essai (1), M. Stefan Zweig rétablit, par exemple, la filiation spirituelle entre le créateur du « magnétisme animal », Mesmer, et Sigmund Freud, le maître de la psychanalyse. L'occultisme est une idée mise à la portée de la masse, et qui, à deux siècles de distance, sur des foules de mœurs différentes, produit des effets identiques. Quand on sait que la marque de Pompadour, l'esprit le plus calculateur de son temps, et le plus politique, croyait à la vertu divinatoire des sibylles et se faisait lire l'avenir dans le marc de café; que ses superstitions existaient en plein XVIII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque la plus rationnelle, la plus sceptique de l'histoire, on trouve tout naturel que des millions d'hommes, aux Etats-Unis, terre du Pragmatisme et du Dollar, aient vénéré la fumisterie occulte de Mary Baker Eddy et, plus près de nous la théosophie maçonnique d'Aimée Semple Mc Pherson. La marquise de l'Hôpital, nous rappelle M. Zweig, se laissa un soir entraîner par une sorcière « dans un lieu isolé », où le diable devait lui apparaître « au cours d'une messe noire ». La marquise — qu'on me pardonne — était à poil. Le diable ne vint pas, mais durant l'attente la pseudo-sorcière s'enfuit avec les vêtements de la marquise. Ces pratiques étaient d'ailleurs fort répandues dans Paris, et cela, à l'époque où Franklin inventa le paratonnerre, où Lavoisier ouvrit des horizons merveilleux à la chimie et Jussieu à la botanique.

II. — Un précurseur : Mesmer

Il était diplômé de la faculté de Vienne. On le regarda comme un grand médecin, jusqu'au jour où, ayant appris du jésuite Maximilien Hell, homme savant, la vertu curative de l'aimant, il se mit à guérir les maladies nerveuses par ce moyen magique. S'inspirant de Paracelse, il croit à l'existence d'un fluide magnétique universel qui se transmet par l'agence de l'aimant. Il magnétise les murs, les miroirs, l'eau potable, les vêtements, afin que ses patients naissent dans ce fluide et que la guérison en soit hâtée. Et il guérit. Son nom fait le tour de Vienne. Sa maison se transforme en clinique. Puis soudain, Mesmer oriente sa méthode dans une autre direction : il s'aperçoit que ses malades guérissent, même sans le ministère de l'aimant. Il en conclut que c'est lui-même, Mesmer, qui porte en lui une influence magnétique. On est en 1774. Un pas de plus dans la logique, et ce médecin naïf devancerait d'un siècle les découvertes de la médecine psychologique, de l'hypnose, de l'autosuggestion. Mais une idée fixe pour-

suit Mesmer, celle de son rayonnement personnel. Il bâtit une doctrine sur la puissance occulte du « magnétisme animal », dont Paris, le sceptique Paris, doit s'enthousiasmer quelques années plus tard. C'est la gloire; mais toute gloire, toute idée nouvelle éveillant la méfiance des Académies, corps empiriques s'il en est, celle de Vienne se met à bouger. Les rivalités s'allument. Mesmer doit s'exiler. Où ira-t-il, sinon en France? Ses cures sont connues, Marie-Antoinette a le goût du singulier, la noblesse croit aux sorciers. Mesmer dédaigne pourtant l'appui de la Ville. En savant honnête, il veut l'audience de la Faculté. On refuse de l'écouter. En 1779, il publie un Traité sur la découverte du magnétisme animal qui défraye la chronique. Paris ne parle plus que du médecin allemand. Mesmer loue un hôtel luxueux sur la Place Vendôme. Tout ce que Paris compte de femmes nerveuses (et Dieu sait si elles sont nombreuses!) court chez lui. Alors, ce sont des séances étranges et ridicules où semblent flotter les esprits de la Gnose et de la Cabale. Les patients, hommes et femmes, se tenant par la main, attendent que le maître les magnétise par des passes. Puis des crises d'hystérie, des convulsions, des sanglots, qui dans l'esprit de Mesmer doivent provoquer la « crise » et guérir les malades. Il s'agit, ne l'oublions pas, de maladies nerveuses. Mesmer obtient des résultats indiscutables; mais il est à mi-chemin de la vérité, et il ne parvient pas à découvrir ce que la médecine moderne reconnaît comme une thérapeutique nécessaire des ébranlements nerveux : la suggestion.

Mais les charlatans se mettent à chamoigner sur cette science toute fraîche et payante. Le mesmerisme enfievré Paris. L'Académie s'émue et obtient du placide Louis XVI le droit d'obtenir sur la méthode de Mesmer. L'hypnose n'étant pas prouvable par des faits concrets, ces doctes Messieurs condamnent le « magnétisme animal » comme dangereux. Ici encore l'histoire se répète : songez à Galilée. Ce rapport de l'Académie date de 1784. En 1882, soit un siècle plus tard, la Compagnie devra reconnaître le bien-fondé des expériences de Charcot et admettre l'hypnose dans la science officielle.

Les dernières années de la vie de Mesmer se passent dans la misère. Un jour (on est en 1812), l'Académie de Berlin décide de rouvrir le procès du « magnétisme animal ». Mesmer meurt à demi reconnu. « Mais le destin de tout être exceptionnel », écrit M. Zweig, « est de provoquer encore et toujours la haine des hommes. » François-Antoine Mesmer est, en ligne droite, le précurseur de la psychiatrie.

III. — Après cent cinquante ans

Mesmer, Schelling, Hegel, Charcot, Puysegur, Mary Baker, Freud, Proust, Bergson : une « idée en armes » a traversé l'histoire et poursuit dans des millions de cerveaux son œuvre créatrice. Le bergsonisme n'est qu'un essai de rénovation, sur une base scientifique et logique, des vieilles doctrines religieuses où le monde astral tient de place. L'idée de mystère est prestigieuse au point que l'hypnose, pratiquée aujourd'hui par la médecine d'une manière très naturelle, passe encore aux yeux de la majorité des hommes pour une science occulte et quelque peu satanique. Que si l'on doute de la nécessité de l'histoire, on n'a qu'à réfléchir sur le destin des expériences de Mesmer. Le médecin de Vienne est plus important dans l'histoire que Frédéric II et Napoléon.

Lucien PARIZEAU

De la Méditerranée au Pacifique

C'est avec un étonnement mêlé d'appréhension que Londres a reçu une note officielle de la France sur la question du Traité de Washington et des armements navals. Devant la menace conjuguée de l'Italie et de l'Allemagne, on peut se demander comment il se fait que l'Angleterre soit surprise de l'attitude française. Londres, qui sait si bien défendre son point de vue lorsqu'il est question de la sécurité de ses voies de communication, devrait cependant comprendre la position de la France, prise entre deux feux. Que ce soit par rapport à la flotte allemande ou à la flotte italienne, la marine française se trouve déjà en état d'infériorité; elle le sera davantage lorsque Rome et Berlin auront chacun parachevé leur programme naval.

La mise en chantier, en Allemagne, de plusieurs unités de grandes dimensions peut ne pas être encore une menace directe à la suprématie navale de l'Angleterre, mais elle en constitue certainement une à l'égard de la France, obligée de compter sur sa marine de guerre pour assurer le transport de ses troupes stationnées en Afrique du Nord. L'Italie d'autre part, même sans une flotte égale à celle de la France, pourrait presque, étant donné sa position géographique, paralyser les lignes de communication entre l'Algérie et la métropole. Devant la décision italienne de construire deux nouvelles grandes unités de 35.000 tonnes, il ne reste plus à la France que l'alternative de rester maîtresse de ses lignes de communications ou de se résoudre à ne pas utiliser une partie importante des forces militaires qu'elle recrute en Afrique du Nord. Cette dernière éventualité est peu probable, car il est difficile de croire qu'un pays de 40 millions d'habitants, menacé par un bloc deux fois et demie plus peuplé, se place volontairement dans un état d'infériorité manifeste. La France devra donc construire des navires de guerre pour assurer le transport de ses troupes, et elle les construira si les Allemands et les Italiens continuent d'armer comme ils le font.

Evidemment, le gouvernement français ne demanderait pas mieux que de signer un accord international limitant les flottes; mais, pas plus que le Japon, il ne saurait accepter une limitation qui serait exclusivement à son désavantage.

Le problème de la Méditerranée et celui du Pacifique sont intimement liés, car de la solution de l'un dépend la solution de l'autre. De quelle façon réagissent-ils l'un sur l'autre?

Le Traité de Washington ne prendra fin que dans deux ans, et d'ici là tant d'événements peuvent survenir que ce serait folie pour des pays menacés de s'engager à longue échéance et de se condamner d'avance à une infériorité non seulement humiliante mais dangereuse. Etant donné les armements allemands, il est impossible à la France de signer un engagement qu'elle respecterait, alors que sa voisine se refuserait à un accord que d'ailleurs elle ne respecterait pas. La volonté déterminée du Reich de s'armer à sa guise crée un élément d'incertitude qu'on ne doit pas négliger. Tant que Berlin n'abandonnera pas sa course à l'armement, la France ne pourra se démunir de troupes ou de navires de guerre.

D'autre part, la position géographique de la France exige qu'elle possède sur l'Italie une supériorité navale marquée, à moins que Rome ne se décide à faire cause commune avec Paris pour maintenir l'équilibre mondial et ne réduise ses prétentions d'hégémonie dans la Méditerranée (ce qui n'est pas près de se faire).

La France est donc poussée par la force des choses et par la mauvaise volonté de ses voisins à adopter une ligne de conduite à peu près semblable à celle du Japon. Mais c'est ici que le problème se complique : un renforcement naval de la France entraînera nécessairement une augmentation de la flotte britannique et, partant, du bloc maritime anglo-saxon. On tourne donc dans un cercle vicieux, car

le Japon, l'Allemagne et l'Italie se mettront à construire de nouveaux navires de guerre, et l'on ne tardera pas à se trouver dans la même situation qu'au paravant.

Trois pays se déclarent prêts à renouveler le Traité de Washington : les Etats-Unis, qui veulent dominer dans le Pacifique; l'Angleterre, qui voudrait économiser; l'Italie, qui cherche à se rendre dangereuse en Méditerranée. C'est pourquoi, lorsque, le 3 décembre, le Japon a invité l'Italie à dénoncer le Traité, le gouvernement de la Péninsule a répondu par une fin de non-recevoir. Les conversations anglo-japonaises en vue d'un rapprochement préliminaire à une alliance n'ayant pas encore donné de résultats, Tokio a dénoncé le Traité et rejeté définitivement le principe des proportions navales, afin de ne pas se trouver un jour coincé entre l'enclume russe et le marteau américain.

Depuis, la situation est devenue plus délicate. L'Angleterre renforce sa base de Singapour et semble se tourner du côté américain.

Ainsi donc la situation navale en Méditerranée influe sur la situation dans le Pacifique, et réciproquement. Il sera probablement difficile à toutes les puissances intéressées de trouver un compromis acceptable. Plusieurs d'entre elles, en effet, émettent des prétentions trop irraisonnables et qui ne correspondent nullement à leurs besoins réels.

André BOWMAN

Une bonne nouvelle

Dans un discours qu'il prononçait mercredi soir dernier devant les membres de « l'Union nationale des débauchés de l'île de Montréal » (ouf!), le directeur du service municipal de la carte d'identité, M. Louis Gauvreau, annonçait que depuis que son service fonctionne, c'est-à-dire depuis juin dernier, 8.000 personnes ont été rayées de la liste des chômeurs. Ces gens étaient des aubains qui n'avaient pas droit aux allocations qu'ils recevaient régulièrement de la Ville. Seule la carte d'identité, a dit M. Gauvreau, permet d'écartier les indésirables du nombre des assistés; son institution fait épargner, \$1,040 par jour à la Ville.

C'est là une bonne nouvelle. Il y a déjà quelque temps la PATRIE a signalé le nombre considérable d'aubains qu'on disait employés au port de Montréal. Or, non seulement ces gens-là prennent la place de nos travailleurs, mais ils grossissent aussi le nombre de nos chômeurs. Ils sont un double fléau. Ce n'est d'ailleurs un secret pour personne que Montréal héberge des milliers de sans-travail venus de la banlieue aussi bien que de toutes les parties de la province de Québec.

M. Gauvreau estime à plus de 70.000 le nombre de ces étrangers, dont plusieurs bénéficient des secours accordés par la Commission du chômage. Les petites municipalités canadiennes, afin de s'éviter les frais d'assistance aux chômeurs, ont parfois poussé elles-mêmes leurs citoyens à venir chercher leur subsistance dans la métropole. M. Gauvreau cite le cas de Verdun qui envoie ses chômeurs habiter notre ville et continue de leur faire parvenir clandestinement leur allocation jusqu'à ce qu'ils obtiennent la qualification nécessaire pour recevoir l'assistance de Montréal. Il faut que ce « racket » cesse. Actuellement, personne ne peut toucher d'allocation de chômage à moins d'avoir une carte d'identité que l'on n'obtient qu'après avoir fait une déclaration sous serment au Bureau municipal de la carte d'identité. Or des centaines de personnes, au dire de M. Gauvreau lui-même, obtiennent frauduleusement leur carte. Les parjures sont passibles de prison, et M. Gauvreau nous assure qu'il va sévir contre eux « avec la plus grande rigueur ». Il est indispensable de le faire si l'on veut empêcher une généralisation de l'état d'esprit lamentable qu'a engendré l'institution des « secours directs ».

Le directeur du Bureau municipal de la carte d'identité a l'intention d'étendre l'usage de cette carte à tous les citoyens de Montréal. Très bien. En ce moment, la Ville n'a pas d'argent à gaspiller; il faut boucher toutes les fuites.

Jean-Claude MARTIN

La Bibliothèque économique de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales compte près de 30.000 ouvrages de référence sur le commerce, l'industrie, la finance, l'économie politique, etc.; elle reçoit tous les mois environ 800 périodiques traitant des mêmes sujets. Riche documentation mise gratuitement à la portée du public. Ouverte tous les jours de 2 h. du matin à 10 h. du soir; le samedi, de 2 h. à 5 h.

(1) Aux Editions Dunod, 92, rue Bonaparte, à Paris.
(2) 1799.
(3) 1800.

(R-B)

(1) Stefan Zweig : La Guérison par l'Esprit. Traduction d'Alzira Hella et Juliette Pary. Paris, Stock, 1934.

REVUE DE LA PRESSE

Le Front commun contre les imbéciles

Au CANADA, R. G. veut organiser le Front commun contre les imbéciles, dans l'espèce les anonymes qui, aux bureaux de l'administration des douanes, exercent une censure arbitraire et ridicule sur les publications qui nous viennent de France. Le Front commun de R. G. s'est déjà organisé spontanément entre trois journaux aussi différents de tendances que L'ILLUSTRATION, le CANADA et l'ORDRE.

A l'ILLUSTRATION du 15 décembre, L. F. écrivait à ce sujet :

Quelques abrutis, ignorants et cagots, prennent sur eux, premièrement, de taquiner les volumes à leur poids, deuxièmement, le droit de m'imposer ses concepts moraux. S'il prend fantaisie à un fonctionnaire abruti de barbouiller une reproduction de peinture que se trouve dans un livre que j'ai acheté, je dis et je proclame que ce fonctionnaire outrepassa son droit, et que le gouvernement qui le garde en place — est ce gouvernement soit rouge ou bleu — est aussi bête que son employé.

Des constatations de ce genre, tous ceux qui achètent des livres et des œuvres d'art en France en ont faites plus souvent qu'ils l'auraient voulu. Aussi est-on fort tenté de se rallier aux conclusions suivantes de L. F.

Ce n'est pas très encourageant, quand on est né respectueux des lois et qu'on en préche le respect aux autres, d'être obligé de constater le manque de discernement et la stupidité des fonctionnaires chargés de les appliquer. Quand l'ordre se fait aussi cruchon, on n'a pas grand plaisir à le défendre. Pas plus qu'on n'a la moindre envie de tenter d'excuser le gouvernement qui laisse faire ces insanités.

Franchement, c'est à donner le désir de violer la loi. Et pour ma part, j'avoue sans détour que si la douane ne change pas ses façons de faire, il me sera très agréable de faire venir en contrebande les publications dont j'ai besoin pour mon travail et pour mon désassement.

En tout cas on est tout de suite gagné à l'idée du Front commun de R. G. qui commentait ainsi, au CANADA de jeudi, l'article de l'ILLUSTRATION :

Dans l'ILLUSTRATION de samedi, L. F. s'en prend pour la deuxième fois, à notre connaissance, à la stupide façon d'agir de nos douaniers qui boycottent, au nom de la morale spéciale à leurs maréchaux, un bon nombre de livres et de périodiques français qui n'ont pas l'heur de coïncider avec leur degré de culture. La plupart de ces abrutis, — Canadiens français ou anglophones, leur crétinisme est le même — ne connaissent rien aux publications européennes qu'ils sont chargés d'examiner. On ne peut donc leur demander de traiter telle revue ou tel bouquin, dont on attend impatiemment l'arrivée, avec le ferveur du connaisseur ou de l'amateur de livres. Mais, fonctionnaire ou non, tout homme civilisé a le devoir de respecter la propriété des autres et nous sommes un groupe de francs liseurs qui ne tolérons plus qu'on déchire nos revues pour chercher sottement les « éléments » anti-conceptuels que messieurs les ronds de cuir soupçonnent la France d'y avoir caché à notre intention, non plus que nous ne supporterons encore que le premier abruti venu soupèse sur ses balances à bifteck les Deux sources de la morale et de la religion pour en apprécier, de l'air du bonhomme qui s'y entend, la valeur marchande.

L'examen des livres à l'entrée d'un pays est une formalité nécessaire si on ne veut pas être inondé de littérature subversive qui, soit dit en passant, vient le plus souvent d'ailleurs que de la France. Qu'on détruise tout ce qui est objectivement immoral, tout ce qui est antisocial, antichrétien, nous en sommes. Mais qu'un fonctionnaire quelconque, attaché aujourd'hui aux services de contrôle des importations de librairie et demain chargé

d'estampiller le bétail d'exportation, s'arroge « le droit d'imposer aux lecteurs cultivés d'un pays ses concepts moraux », comme l'écrit L. F., c'est un abus qu'on ne peut justifier par aucune loi d'intérêt supérieur. Si nos douaniers ont le scandale aussi facile que leurs méthodes barbares nous portent à le croire, qu'ils s'arrachent l'œil et se coupent le bras comme le leur conseilla l'Évangile.

Contre cette francophobie doublée d'imbécillité, le Front commun est vraiment nécessaire. Il faudrait peut-être l'organiser pratiquement en réunissant une « ligue » de lecteurs dont les requêtes auprès de l'administration fédérale auraient plus de poids que les suppliques ou récriminations individuelles. Elle pourrait peut-être contrebalancer l'influence de ces « Purity Leagues » dont L. F. se moque avec raison mais qui ne se moquent pas de nous parce qu'elles ont l'oreille d'une administration puritaine.

Les projets d'impôts

La PRESSE et la PATRIE continuent leur campagne contre les projets d'impôts de M. Houde. Elles y mettent des formes en faisant des compliments au maire, mais cela, c'est pour mieux faire accepter la pilule.

La PRESSE veut bien qu'on équilibre le budget. Mais elle se demande avec raison à quoi cela servira si on équilibre ce budget au détriment du commerce et de l'industrie. Ce serait en effet rétablir un équilibre fort instable qui serait bientôt rompu de nouveau.

Tout le monde admet que, pour sortir de la situation fâcheuse où elle se trouve, la Ville doit prendre des mesures extraordinaires. D'un autre côté, il est de première importance de choisir parmi ces mesures celles qui, en procurant aux autorités les ressources dont elles ont strictement besoin, nuiront le moins à la reprise des affaires. On affirme que si le budget municipal n'est pas équilibré immédiatement, ce sera un désastre. Ne croit-on pas que si l'on étouffe l'industrie et le commerce sous un lourd fardeau de taxes, l'activité économique dans Montréal diminuera au point où les contribuables ne seront plus en état de payer aucune taxe, ni petite ni grosse ? Et ne sera-ce pas là un désastre encore plus redoutable que celui qui pourrait résulter si la Ville n'équilibre pas son budget d'un seul coup ?

On explique que, en mettant des aujourd'hui ordre à ses affaires financières, grâce aux \$8,000,000 qu'elle voudrait percevoir, la Ville pourra emprunter les argent nécessaires pour entreprendre des travaux considérables qui donneront du travail aux chômeurs. Mais pense-t-on que les prêteurs seront pressés d'avancer des fonds à la Ville lorsqu'ils constateront que la Ville tarit elle-même la source de ses revenus en y puisant trop abondamment et tout à la fois ? Le crédit d'une municipalité se fonde sans doute sur son habileté à boucler ses budgets, mais pas moins sur la capacité des contribuables à fournir au trésor municipal le moyen de satisfaire aux obligations qu'il a contractées ou qu'il peut contracter.

La PATRIE est d'avis que la Municipalité pourrait encore emprunter, qu'elle retrouverait son crédit en se donnant une administration d'économistes stoïques.

Prétendre que la municipalité est incapable d'emprunter à moins de ratifier préalablement le plan du maire, voilà une proposition qui ne tient pas devant un examen sérieux. Que l'administration s'astreigne à de saines méthodes, qu'elle coupe notamment avec stoïcisme toute sa dépense évitable, et les banques ne se feront pas tirer l'oreille pour lui consentir toutes les avances dont elle aura besoin. Il ne faut pas oublier qu'elles y trouvent leur compte, qu'elles gagnent leur dividende à prêter de l'argent et que les prêts à la municipalité sont, indéniablement, de tout repos.

C'est vrai. Mais si les électeurs continuent à se donner des administrateurs comme ceux que nous connaissons, les prêts à la municipalité ne seront plus longtemps des placements de tout repos.

Georges LANGLOIS

Une crise en France

SUITE DE LA 1ÈRE PAGE

Par la transformation de la société anonyme et de l'action au porteur, forme la plus répandue de la propriété mobilière. On substituera la société à responsabilité solidaire et le régime de l'obligation à revenu fixe, qui donneront certainement plus de stabilité à l'épargne, à la consommation, à la répartition et à la production. Le système de l'obligation atténuera la spéculation, qui allume les plus basses convoitises et tourne toujours au détriment de la masse des fonctionnaires inexpérimentés et au profit des spéculateurs professionnels. Dans l'obligation à revenu fixe, dont la valeur nominale pourrait être réduite, l'épargnant trouvera à un refuge plus sûr. Mais ce qui est le point le plus important, cette transformation développera chez les entrepreneurs solidairement responsables, non plus le seul souci égoïste du gain, mais par le risque de leur patrimoine, l'intérêt personnel, facteur de prudence et de prévoyance auquel les libéraux apportent une si grande importance. Par le seul fait de devoir payer un intérêt déterminé et fixe aux obligataires, la marche régulière de l'entreprise sera assurée. Remarquons en passant que, si l'action au porteur disparaît, l'obligation peut être au porteur sans inconvénient. Ce qui importe, c'est de transplanter le « risque » des actionnaires dans le patrimoine des « entrepreneurs ». Les obligataires resteront étrangers à ce risque puisqu'ils seront de simples prêteurs. Ceux-ci, d'après notre principe, n'ont droit qu'à un revenu limité puisqu'ils limitent leur responsabilité. Le profit de l'entreprise reviendra aux personnes responsables. Ce régime serait donc : « personneliste » et « responsabiliste » au lieu d'être anonyme et irresponsable.

C'est, par le fait même, la suppression de cette puissance occulte qu'on appelle la ploutocratie. C'est le retour à une organisation normale des entreprises, vivifiées par une concurrence légitime et loyale et par le sens des responsabilités.

Cette modification des sociétés par actions est la première réforme à réaliser pour la suppression des principaux abus du capitalisme. Elle est conforme à la plus pure doctrine catholique, particulièrement à celle de l'encyclique Quadragesimo Anno. On en trouvera l'idée dans l'ouvrage que je publiais en 1909 à l'intention de nos concitoyens anglais, sous le titre de *A Quebec view of Canadian Nationalism*. Dans l'état actuel des esprits, elle soulèverait probablement moins de résistance que toute autre que l'on pourrait proposer. Si nos « bons » journaux voulaient bien s'entendre pour la réclamer au lieu de prêcher des réformes sociales qui n'ont aucune chance de réussir en notre pays, du moins d'ici longtemps, il nous trouveraient tout prêts à collaborer avec eux. A l'heure actuelle, le monde veut la paix; le travail dans la paix; le rétablissement d'un ordre plus juste dans la production industrielle, d'une répartition plus équitable des fruits de la production, serait suivi d'une reprise

Le rapport annuel de la Banque Provinciale du Canada

Actif liquide : 70% des obligations envers le public Profits plus élevés

Les chiffres du bilan annuel que la Banque Provinciale du Canada vient de publier indiquent une liquidité plus que suffisante. Cette liquidité s'est même sensiblement accentuée par rapport à celle des années précédentes.

A la clôture de l'exercice 1934, l'actif liquide était de \$29,089,133.13, correspondant à 70 pour 100 des obligations envers le public, tandis qu'en 1933 le pourcentage était de 67 pour 100 et en 1932 de 64 pour 100.

Les profits réalisés durant l'exercice se terminant le 30 novembre dernier sont de \$417,366.00, contre \$410,654.52 pour l'année précédente. Ce résultat est très satisfaisant, si l'on tient compte du peu d'activité des affaires durant les premiers mois de 1934, époque où la crise économique aurait atteint son maximum, et qu'elles ne se sont améliorées que bien lentement dans la suite.

En ajoutant au solde créditeur de \$300,074.83 du 30 novembre 1933 les profits de \$417,366 réalisés dans le cours de 1934, on obtient un total de \$717,440.83. A même cette somme ont été pris les dividendes ordinaires, soit \$240,000, les impôts fédéraux et provinciaux et la provision nécessaire pour l'impôt sur le Revenu, s'élevant ensemble à \$101,700, il a été pourvu à l'amortissement ordinaire de \$40,000 sur les immeubles et l'on a porté \$50,000 au fonds des dépenses imprévues, ce qui laisse au compte de Profits et Pertes un solde créditeur de \$285,740.83.

L'actif total, se chiffant à \$46,799,882.43, accuse une hausse de près de \$1,500,000 sur les chiffres de 1933.

Dans les prêts au commerce, à l'industrie, aux municipalités, etc., s'élevant à la somme de \$14,332,087.57, il y a eu une légère contraction, indice d'un besoin moindre de la part de la clientèle pour la conduite de ses affaires. Nombre de commerçants, en effet, à raison du faible volume de leurs entreprises, ont pu financer leurs propres affaires sans recourir au crédit de la Banque.

Au chapitre du passif, on constate que les dépôts ne portant pas intérêt, y compris les dépôts de la Confédération et de la Pro-

d'activité qui mettrait bientôt fin à la crise. Cette reprise exige d'abord, avec la liquidation des dettes de guerre par compromis ou autrement, l'assainissement de la capitalisation des entreprises et la création du sens de la responsabilité personnelle, pécuniaire et morale, chez les administrations et les actionnaires: les bénéfices du travail seraient ensuite plus faciles à répartir plus équitablement.

Mais — ou mieux, en démocratie, de pareilles réformes s'opèrent lentement. Il ne naît pas des Napoléons tous les jours.

Olivier ASSELIN

Le service des tramways pour la Messe de Minuit

La Compagnie des Tramways a pris les dispositions nécessaires pour transporter rapidement les fidèles qui assisteront à la Messe de Minuit, ce soir, dans les différentes églises de la ville. Jusqu'aux petites heures de demain matin, les tramways circuleront conformément à l'horaire habituel, afin que chacun puisse rentrer rapidement chez soi après l'office.

La Commission des Tramways a décidé que, comme les années passées, le tarif de jour sera en vigueur sur toutes les lignes de tramways et d'autobus, de minuit à 5 h. du matin la nuit de Noël et celle du Jour de l'An.

Delisle — le fabricant du Yogourt Croix Verte

dessert des digestions heureuses, offre, à l'occasion de Noël et du Nouvel An, ses meilleurs souhaits aux lecteurs de l'Ordre.

La Banque Provinciale du Canada

RÉSUMÉ DU BILAN AU 30 NOVEMBRE 1934

ACTIF	
Espèces en caisse et en Banque	\$ 4,836,715.38
Obligations de Gouvernements, municipalités et autres	19,734,874.81
Prêts à demande sur nantissement de titres	4,825,943.74
Fonds de circulation	192,408.00
Actif immédiatement réalisable	\$ 29,089,133.13
Prêts et escomptes	14,485,731.10
Immeubles et créances hypothécaires, etc.	3,115,522.55
Engagements de clients sur lettres de crédit	29,675.00
Autre actif	79,820.97
	\$ 46,799,882.83

PASSIF	
Capital payé	\$ 4,000,000.00
Fonds de réserve	1,000,000.00
Dividendes déclarés et impayés	63,816.92
Balance au crédit du compte "Profits et Pertes"	285,740.83
Dépôts (épargne, comptes courants, correspondants, etc.)	\$ 5,349,537.75
Avances en vertu de la Loi financière	36,824,211.06
Billets en circulation	600,000.00
Lettres de crédit en cours	3,984,386.50
Autre Passif	29,675.00
	\$ 46,799,882.83

La tribune du lecteur

La rédaction de l'Ordre n'est responsable ni des idées ni de la forme de ce qui paraît sous cette rubrique.

Protestation d'un homme avide de savoir

Montréal, le 18 décembre 1934.

A la Faculté de Philosophie de l'Université de Montréal. Messieurs,

Je proteste! On croyait que c'en était fini de ces horaires impertinents. Voilà que ça recommence: M. Gilson, après M. Maritain (un samedi matin) et M. Hazard (à cinq heures de l'après-midi), a parlé, samedi matin, au moment où les gens travaillent.

Si ces conférences sont destinées au grand public, il est logique et de la plus élémentaire politesse de les faire donner aux heures où tout le monde est libre.

Peut-être le réserve-t-on plutôt aux snobs riches et à ceux qui ont, à cause de leur état, une certaine liberté? Dans ce cas, nous n'avons rien à dire, excepté ceci: les confédérés risquent de parler à des banquets ou à des esprits vides.

Il faudrait le dire une fois pour toutes. Ceux qui travaillent à des besognes intellectuelles pour gagner leur pain sont-ils quantité méprisable? Il est vrai qu'aucun parchemin ne justifie officiellement leur curiosité des choses de l'esprit. Cependant, peu préoccupés de la lettre des manuels, ils n'en continueront pas moins à se cultiver seuls — les autodidactes ont prouvé leur supériorité en cet ignorant pays — et deviendront un jour la force qu'on appelle le nombre: quantité et qualité.

Leur vérité, ils l'auront cherchée longtemps par divers chemins de souffrances et de doutes: ils l'auront trouvée parce qu'ils en auront eu soif. Elle sera humaine.

L'action s'imposera alors à leur esprit in-

formé, et l'essentielle: chasser du pinacle intellectuel (?) canadien les bonzes d'une pseudo-culture de certitudes toutes faites, satisfaites, bondieusarde et incurieuse.

Robert PHILIE, 6713, rue de Lanaudière

N. de la R. — Nous publions sous toutes réserves cette lettre que notre correspondant aurait dû, semble-t-il, adresser à l'Institut scientifique franco-canadien plutôt qu'à la Faculté de Philosophie. Il est souvent difficile de fixer, pour une conférence ou un cours public, une heure qui convienne à tous.

Un coup d'œil sur la bande de votre journal vous rappellera la date d'échéance de votre abonnement. Vous nous rendriez service en le renouvelant avant que nous ne vous en fassions la demande.

La direction de

La Patrie

offre aux lecteurs de l'« Ordre » ses meilleurs souhaits à l'occasion des fêtes de Noël et du Nouvel An.

L'imprimerie de la « Patrie » exécute avec soin les travaux les plus difficiles

Encore une crise...

La profession de mannequin traverse ce moment en Allemagne une crise grave: les maisons de couture berlinoises, qui auraient besoin d'environ 1500 de ces jeunes femmes, ne savent à quel saint se vouer, dans l'impossibilité où elles sont de découvrir des mannequins répondant au canon de la beauté germanique: taille, 5 pieds 9 pouces; tour de poitrine, 36 pouces; tour du bassin, 38 pouces.

Il s'agit, comme on le voit, de proportions plutôt respectables. Or les mannequins berlinois sont généralement trop maigres.

Faisons bonne chère



CHEZ ERNEST
Restaurant français — Bières et vins
1500, rue Drummond — MA 0918

CHEZ PIERRE
Spécialité : cuisine lyonnaise
1263, rue Labelle — PL 1590

CHEZ STIEN
Cuisine exclusivement française
Bières et vins
505 est, rue Dorchester — PL 0704

KRAUSMANN'S
1197, Square Phillips
Diversification de premier ordre
• Alvera Gomez, première danseuse (ancienne danseuse étoile du ballet d'Albertina Rasch)
• Le chœur des jolies Lorrainettes
Dîner spécial: \$1 — Couvert gratis
Pour réserver votre table, téléphonez LA 4402



LA VEILLE DU JOUR DE L'AN CETTE ANNÉE

Dancez au

RYTHME D'UN MAÎTRE!

Deux grands chefs d'orchestre Deux grands orchestres de danse
Deux grands spectacles de cabaret à

L'HÔTEL MONT-ROYAL

PAUL WHITEMAN (en personne)
et son fameux orchestre de 30 instruments

CHARLES DORNBERGER
et son orchestre international

en plus

RAMONA — PEGGY HEALY — GOLDIE — BOB LAWRENCE — JACK FULTON — THE KING'S MEN
JACK TEAGARDEN — JOHNNY MERCER — MIKE PINGATORE — LINDY HOP DANCERS (arrivant de Harlem)

LE CENTRE DU TOURBILLON SOCIAL A MONTREAL LA VEILLE DU JOUR DE L'AN

HEURE: 10 H. 30 DU SOIR LE 31 DECEMBRE
Prix: \$8.50 par personne, tout compris: le couvert, le somptueux banquet de minuit, le magnifique spectacle de cabaret, et des heures de danse au rythme d'un maître.

LIEU: 9e ETAGE DE L'HÔTEL MONT-ROYAL
La Piazza et la salle de bal seront réservées pour cette fête de gala. L'orchestre de Paul Whiteman et celui de Charles Dornberger y joueront alternativement.

Pour retenir sa place, téléphoner au maître d'hôtel

HÔTEL MONT-ROYAL

J.-ALDERIC RAYMOND
Président

PLATEAU 7777
POSTE 1137

VERNON G. CARDY
Directeur-gérant

CANADA 1934 (1)

Qu'est devenue la « Nouvelle France » ?

XIV

La fête du Travail

(Du QUOTIDIEN du 25 novembre)

Ce matin, réveil en fanfare. De ma fenêtre — qui donne sur le carrefour des rues Saint-Denis et du Mont-Royal, en plein centre du quartier français de Montréal — j'aperçois un cortège d'une centaine d'hommes qui défile au milieu de la rue, bannières en tête et cuivres étincelant au soleil.

Le quartier, si animé d'ordinaire à pareille heure, est étrangement calme. On se croirait un dimanche matin, après les derniers départs pour la banlieue, quand ne restent plus à Montréal que les très pauvres gens.

Ni trams, ni autos. La plupart des magasins sont fermés. Que se passe-t-il donc ? Des groupes flânent sur les trottoirs. Des familles endimanchées paraissent. Bientôt la foule s'amasse au carrefour. Un peloton de gardes à cheval traverse la rue Saint-Denis au galop. Des agents casqués et gantés de blanc vont et viennent. Des coups de sifflet retentissent. Et un tram extraordinaire, ou plutôt une plate-forme de tram chargée de plantes vertes, hérissée de mâts, d'oriflammes, et montée par une horde gesticulante de Peaux-Rouges emplumés et à demi nus, passe en trombe sous ma fenêtre.

Prépare-t-on le carnaval ? Mon étonnement grandit en voyant Martial entrer dans ma chambre : — Eh bien ! vous n'êtes pas allé à votre bureau, ce matin ? — Comment ? A mon bureau ? Le jour de la fête du Travail ! Voilà donc l'explication !

— Inutile de descendre. Nous serons très bien ici pour voir le défilé !

Bientôt, toute la famille se presse à la fenêtre. Martial, qui est employé de bureau, n'a que quatre enfants. Une misère. Son père, qui était docker, en a eu quatorze. Le grand-père, dix-huit. Les fils de Martial resteront peut-être célibataires. Dans beaucoup de familles canadiennes, on observe cette diminution croissante de la natalité. Actuellement encore, à la campagne, les familles de seize enfants ne sont pas rares. Et, à Verdun, faubourg ouvrier de Montréal, les tables de dix ou douze personnes sont nombreuses.

Chez l'employé commence la limitation des naissances, qui s'accroît au fur et à mesure que s'améliore la situation sociale de la famille. Un « professionnel » n'a que deux ou trois enfants. Un riche banquier ou un ministre souvent n'en ont pas.

Comment Martial, qui ne gagne que 20 piastres — 300 francs — par semaine, nourrirait-il les dix-huit enfants du grand-père ? Ce qui était possible autrefois, ce qui l'est encore dans les campagnes, ne l'est plus aujourd'hui à la ville. Le citoyen, qui a subi l'influence américaine, a des besoins qu'il ignore encore l'« habitant ». Besoin de confort, de distractions.

Comme l'ouvrier new-yorkais, l'ouvrier canadien a presque toujours un appartement dont le loyer absorbe le quart de son salaire. Souvent il a une auto. Toujours un appareil de T. S. F. Lourdes charges à déduire d'un salaire de 1200 ou 1400 francs par mois !

— Les voilà ! Allègres comme les premières mesures de la Marche Hongroise, des fanfares annoncent le cortège. Le long des trottoirs, sur plusieurs rangs, la foule attend, très calme. Bientôt les cuivres éclatent sous nos fenêtres, triomphants. Et un étrange défilé commence. De chaque côté de la chaussée, en une double file indienne qui se déroule comme une chaîne, pendant des heures, des hommes passent, l'un derrière l'autre, en chapeaux, en casquettes, les bras ballants, d'un pas un peu lourd de travailleurs. Quand la musique cesse, et que les deux chaînes parallèles se déroulent dans le silence, ce défilé prend une grandeur extraordinaire.

Ce qui frappe dans ce cortège, c'est l'absence de tout caractère militaire. Les hommes ne marchent pas au pas. Aucun air martial ni gonflement de tosse. Ils vont, l'un derrière l'autre, dans leurs vêtements de travail, dans leur attitude de tous les jours, comme ils vont au bureau, à l'usine, avec leur lassitude dans les jambes et leur fatigue au bout des bras.

Si ce défilé continuait ainsi, sans musique et sans cris, il deviendrait tragique. Aussi les intermèdes abondent-ils. Tous les cent mètres, la chaîne traîne un peloton de fanfare. Les sociétés de gymnastique, de musique, sont de la fête. Tous les syndicats, toutes les associations professionnelles, passent avec leurs bannières. Des chars de carnaval jettent une gaité bruyante dans la manifestation. Voilà le tram chargé d'Indiens qui repart. Sur la plate-forme d'un camion, des matelots barbus jouent les compagnons de Cartier.

Puis, de nouveau, la double chaîne des

travailleurs se déroule, de chaque côté de la rue, dans un silence terrible.

Au centre du cortège, enveloppées dans les acclamations délirantes des cuivres, toutes les autorités de la ville, maire, échevins et notables, ont défilé par les rues.

La fête du Travail n'est pas, comme chez nous, une manifestation d'un caractère séduisant, mais une véritable fête nationale à laquelle participent travailleurs, patrons et membres du gouvernement.

— Ne vous faites pas trop d'illusion sur le caractère grandiose de cette manifestation ! me dit un des chefs du mouvement syndical au Canada. Vous auriez une idée fautive de l'organisation et de la puissance, beaucoup plus apparentes que réelles, du prolétariat dans la province de Québec.

« En réalité, le prolétariat est divisé et sans force. Une partie de la classe ouvrière, la plus importante, est affiliée aux Syndicats catholiques. Une autre partie, infiniment plus faible, adhère à la Fédération internationale du Travail. Il existe encore quantité d'autres syndicats et associations qui contribuent à diviser le prolétariat et à réduire presque à rien ses moyens d'action. »

Georges REYER
À SUIVRE

La vengeance du Pharaon

Adressé au président du Conseil d'Égypte, un mystérieux pli, scellé, expédié d'Amérique, est récemment arrivé au Caire. Il contenait une bague d'or très ancienne, richement ornée de pierres précieuses et ayant appartenu à un Pharaon. Une lettre accompagnant l'envoi a permis d'apprendre non seulement le nom de l'expéditeur — il s'agit d'un Américain du nom de Kayel — mais encore l'histoire extraordinaire de cette bague dont, en 1863, le Khédivé avait fait don au compositeur George Frank, lors d'un concert donné par celui-ci à la Cour d'Égypte.

Suivant le récit de Kayel, le bijou a engendré, depuis 1863 jusqu'à nos jours, des malheurs se succédant régulièrement tous les sept ans. Frank, étant tombé malade en Amérique, mourut sept ans plus tard, en laissant la bague à son héritier, John Kayel, qui après des revers de fortune mourut à son tour, sept ans après, c'est-à-dire en 1879. Le fils de ce dernier reçut l'anneau, mais en 1886 il perdit tous ses biens. On commença alors à parler de l'influence magique de l'héritage, mais l'intéressé n'y voulut point croire, malgré la mort d'un proche survenue en 1893. Ayant récupéré sa fortune, il la reperdit en 1900, puis, les catastrophes septennales s'étant régulièrement produites, Kayel ne se sentit plus le courage d'affronter l'échéance suivante, celle de 1935, et il décida de renvoyer la bague au président du Conseil d'Égypte, afin qu'il la replaçât dans le sarcophage du Pharaon à qui elle appartenait primitivement. En attendant, elle a été exposée dans la salle des bijoux du Musée Égyptien.

Voyage de noces

Un couple munichois est occupé à battre un record peu banal : uni en 1925, il est, depuis ce temps, en voyage de noces :

Immédiatement après la cérémonie nuptiale, il s'est mis en route et il a traversé, à pied, la Belgique, la France, l'Espagne, l'Autriche, l'Italie, la Hongrie, la Yougoslavie, la Bulgarie, la Grèce, la Turquie, la Syrie et l'Irak. Parvenu à Bagdad, une souscription lui a permis de poursuivre sa route à bicyclette et ainsi d'accélérer les étapes et d'allonger encore le voyage. En 1930, les globe-trotters arrivaient à Calcutta, puis, traversant la Birmanie, le Siam, la Chine, parvenaient au Japon. Depuis, après avoir visité en outre les Philippines, ils ont pris le chemin du retour et ils espèrent rentrer à Munich en 1937. Leur voyage de noces n'aura pas duré moins de douze ans.

CARTES D'AFFAIRES

Tous les grands hebdomadaires parisiens
CANDIDE — JE SUIS PARTOUT
MARLANNE — GRINGOIRE
Toutes les dernières nouveautés en librairie
Librairie J.-A. PONY Ltée
154 est, rue Sainte-Catherine HA 2377

FAITES DE
METHOT
VOTRE LIBRAIRE
LANCASTER 4708
325 est, rue Sainte-Catherine

La Turquie nouvelle

La NATION BELGE a publié récemment cette lettre que lui a adressée un de ses amis, rentré d'un voyage en Turquie :

Je n'avais plus revu la Corne d'Or depuis 15 ans, et quand j'y suis retourné récemment je n'y ai plus trouvé intacts les paysages. Le Bosphore est toujours les quais et les bras de mer où les vedettes glissent. Sur l'autre rive du détroit, les maisons de Scutari s'étagent au bord du fleuve, les Eaux Douces d'Asie coulent encore, paisibles et lentes, mais ce n'est plus pour le plaisir des sultanes. Dans ce site immuable, c'est un nouveau peuple qui s'affaire, aussi différent au premier abord que s'il était le produit d'une invasion étrangère, avec ses hommes qui portent le chapeau mou au lieu du fez, et ses femmes dévoilées, en robes parisiennes, sortant des cinémas illuminés où triomphe Clark Gable, ou des bureaux organisés à la mode américaine. Au beau milieu du Bosphore, entre deux merveilleuses collines aux tons mats, le gouvernement a construit d'énormes tanks à pétrole qui détruisent l'harmonie du paysage. Le petit bourgeois turc en feutre gris vient contempler avec orgueil ces monuments de la Turquie nouvelle, et peut-être donnerait-il pour eux toute la Corne d'Or.

Ces tanks sont, en effet, un symbole qui illustre l'industrialisation rapide d'un pays qui veut se moderniser à tout prix, avec tous les excès qu'entraîne un nationalisme respectable peut-être, mais impatient. Il n'est question ici que de la lutte pour l'indépendance économique du pays, lutte qui se poursuit par des procédés dont l'intransigence et la hardiesse étonnent. Partout des banques turques sont fondées pour rendre le pays indépendant du capital étranger. « Etranger », voilà en effet le mot qui dit tout. Ce qui caractérise la Turquie nouvelle, c'est une xénophobie militante, dont il est bon de comprendre l'intensité avant de se risquer à des relations d'affaires avec un peuple qui considère la lutte contre l'étranger comme un réflexe de défense naturel.

Ce sentiment se manifeste jusque dans les plus petits détails. A Istanbul, ville pourtant internationale, tous les métiers modestes viennent d'être réservés aux sujets turcs. Il est interdit aux médecins étrangers d'opérer dans les cliniques privées, et la presse est remplie du récit des incidents que cette mesure provoque. L'opinion prend parti avec passion dans tous les différends qui opposent le gouvernement aux sociétés étrangères. Il n'a été ainsi question cet été que d'un épisode traagi-comique qui aurait passé ailleurs inaperçu, et qui a rempli pendant des mois d'innombrables colonnes de journaux.

Un avocat turc fixé à Paris, Me Salem, administrateur de la Transgagas, ayant tenté, au cours d'un voyage à Istanbul, d'obtenir certains avantages financiers pour une société de téléphones en offrant un pot-de-vin considérable à un haut fonctionnaire intéressé, avait été invité à renouveler ses propositions devant deux policiers dissimulés derrière un rideau, arrêté et traduit en correctionnelle pour corruption. Eu égard à son grand âge, le tribunal lui a épargné la peine de prison prévue, en le frappant seulement d'une amende, contre laquelle le procureur de la République s'est d'ailleurs pourvu en cassation. Cet incident presque insignifiant a pourtant permis à la presse de jeter le doute sur l'intégrité des dirigeants de sociétés étrangères, que le gouvernement ne demandait justement qu'à frapper.

Cas de xénophobie, évidemment. Le malheur est que des intérêts tout à fait respectables risquent d'en souffrir. On reproche à certaines sociétés de Services publics d'avoir commis la faute de distribuer ces dernières années des dividendes opu-

lents, hors de proportion avec la situation réelle du pays, alors qu'elles ne portaient que des sommes insignifiantes aux amortissements et aux réserves. Il en résulte que le moindre marchand de pastèques s' imagine qu'il y a en elles une mine d'or sur laquelle il suffit de mettre la main. Depuis l'affaire Salem, elles sont devenues le point de mire des attaques du gouvernement. La Société compromise a été très légalement nationalisée. La Société des Tramways d'Istanbul, qui n'avait pas observé intégralement les clauses de la convention, a vu cette convention annulée. La Société Turque d'Électricité a été mise en demeure d'abaisser sans délai ses tarifs. Ces mesures ont frappé durement les intérêts français et belges, et il serait bon qu'on se rende compte dans notre pays de l'évolution qu'elles déclenchent, évolution prévue depuis des années par tous les observateurs attentifs.

Cependant, en dehors de ces incidents fâcheux, la vie en Orient garde son caractère si particulier d'intérêt et de charme. Nous sommes ici en Asie, dans une région où les événements balkaniques, persans ou russes accaparent davantage l'attention. L'Allemagne y passionne l'opinion par des tragédies comme celle du 30 juin et l'on y parle de Roehm et d'Hitler ou des morts de Munich comme on parlait autrefois des Vizirs qui avaient reçu le laet de soie. L'Europe « civilisée » donne aujourd'hui un exemple de mépris de la vie humaine, de respect de la brutalité et de la force, de révolutions et de meurtres, où l'Orient retrouve sans peine les meilleures traditions de son histoire. Insurrection violente dans les Asturies, assassinats de Marseille, épisodes quotidiens et toujours imprévus de la dictature hitlérienne ou de la guerre civile viennoise, qu'avons-nous encore à envier aux drames somptueux de l'imagination orientale ? La vie du monde est aujourd'hui une tragédie et les événements quotidiens d'Istanbul, où l'on ne tue personne, semblent des faits divers provinciaux et bourgeois à côté des coups de théâtre sanglants d'une Europe en perpétuel devenir.

Hans COUVAY

Sem et le général

Pendant la guerre, un jour qu'il revenait du front, le dessinateur Sem, qui vient de mourir, raconta qu'il aurait aimé s'entretenir avec un général anglais, mais que sa petite taille l'en empêcha :

— Il était si grand, si grand, ce général, disait-il, que je le « perdais de vue ».

Le ministre allemand de l'Intérieur rappelle à l'ordre les « caporaux » du parti hitlérien

Dans une déclaration récente, le ministre allemand de l'Intérieur a défini l'opinion du gouvernement sur les relations régnant entre le parti national-socialiste et l'Etat, et dans les termes suivants :

Les paroles du Führer : « Le parti commande » et « Le parti est l'expression de la volonté politique de la nation », ont été mal interprétées. Elles ne signifient pas que chaque membre ou organe du parti a le droit de donner des ordres aux agents de l'Etat, mais simplement que le parti s'est emparé du pouvoir public et qu'il l'exerce par l'intermédiaire des organes de l'exécutif, en particulier ceux des ministres du Reich.

En réalité, les remarques de M. Frick s'appliquent aux interventions intempestives des organes inférieurs du parti, qui s'arrogent le droit de donner des ordres aux agents de l'Etat, d'intervenir même dans la gestion des affaires privées. M. Frick leur rappelle que ces interventions,

explicables peut-être en période révolutionnaire, doivent prendre fin dans un Etat régulier dont désormais le parti national-socialiste assure la gestion. Les autorités régulières du Reich rappellent que le régime des « commissaires » qui florissait l'année dernière a pris définitivement fin.

Faute d'amateurs

Le fameux diamant *Yonker*, découvert l'an dernier dans les mines sud-africaines et estimé à 75,000 livres sterling, n'a pas encore trouvé amateur. C'est en vain que la Diamond Corporation de Londres a essayé d'offrir en vente cette pierre qui est la plus grande du monde après le *Cullinan*, appartenant au roi d'Angleterre. Les acheteurs ont boudé, aussi bien à Amsterdam qu'à New-York, de sorte que le *Yonker* continue de reposer dans le coffre-fort de la société. La perte subie par la Diamond Corporation du fait de ce retard est évaluée à 3000 livres annuellement pour intérêts et primes d'assurance.

En vous assurant à La Sauvegarde, vous protégez votre famille contre les éventualités de la vie, tout en suivant l'adage de Cartier : « Travaillons pour le maintien de nos institutions. » 152 est, rue Notre-Dame & Montréal. (R-8)



POUR VOUS, MESSIEURS!

MAISONS RECOMMANDABLES ET ARTICLES RECOMMANDES

IMMEUBLE AMHERST
Bureaux à louer, bien éclairés, très propres, situés dans un centre d'affaires. Local avantageux dans un quartier canadien-français. Pour tous renseignements, s'adresser à M. F. Brunet, ch. 601, 1010 est, rue Sainte-Catherine.

GUY & FILION
Tailleurs Chemistes
811 est, rue Sainte-Catherine

R. & A. MASSE
Chapeaux
815 est, rue Sainte-Catherine
De réelles aubaines! Chez R. & A. Massé, vous pouvez vous procurer à bon compte des chapeaux de première qualité: les meilleurs chapeaux Frontenac, à \$3.95; les plus beaux Lafayette, à \$5; enfin les derniers modèles de Borralino et de Stetson. Un seul magasin



SERVICE CONFORT RAPIDITÉ SÉCURITÉ

JOYEUX NOËL, HEUREUSE ANNÉE.

Le Canadien National offre à ses clients et amis ses meilleurs souhaits pour l'année nouvelle et se réjouit avec eux que les douze mois qui viennent de s'écouler aient été meilleurs que les douze mois précédents. Le Canada tout entier étant intéressé à son progrès matériel il ose espérer que cette amélioration se continuera l'an prochain.

Cette espérance, il va sans dire, repose largement sur le public. L'optimisme et la confiance de chacun peuvent faire beaucoup pour améliorer la présente situation des affaires. Que chacun, par exemple, dépense selon ses moyens. Tour Canadien qui consomme, use ou utilise quelque chose crée du travail et la solution de la crise repose justement sur l'emploi d'un plus grand nombre de bras. Certes, 1935 sera une heureuse année si chaque canadien qui gagne en aide un autre à gagner.

Le Canadien National en appelle à la bonne volonté de tous les Canadiens, mais il entend mériter l'encouragement qu'il sollicite pour lui-même. Il est convaincu que si chaque citoyen dépensait quelques dollars l'an prochain en utilisant l'un ou l'autre de ses services il aiderait, non seulement le C. N. R., mais aussi tous les ouvriers et tous les marchands du Canada; qu'il consoliderait les positions acquises, accélérerait le rythme de la reprise et contribuerait de façon sensible au retour de la confiance et de la prospérité. D'autre part il entend donner en retour un service rapide et sûr, courtois et complet.

Quand à ses tarifs ils sont raisonnables en tous temps et remarquablement bas en certaines circonstances, par exemple aux temps des fêtes.

Aidons-nous mutuellement et 1935 sera vraiment une bonne et heureuse année.

Durant le temps des fêtes profitez des tarifs réduits pour vous déplacer et expédier messages et cables.

CANADIEN NATIONAL

Chez WOODHOUSE

AUBAINES DE NOËL

Au rayon des meubles :

- Secrétaire, valeur de \$49.50 pour **\$34.50**
- Bibliothèque, valeur de \$37.50 pour **\$23.50**
- Table à thé, mobile, valeur de \$18.50 pour **\$11.95**
- Table Gateleg, valeur de \$15 pour **\$ 9.95**
- Coffre en cèdre, valeur de \$18 pour **\$12.95**
- Fauteuil de chambre **\$ 5.95**
- Table à café **\$ 2.99**

Au rayon des jouets :

- Tricycle, valeur de \$6.50 pour **\$ 3.95**
- Camion à pédale, valeur de \$6 pour ... **\$ 3.95**
- Lit de poupée **\$ 2.50**
- Pupitre et chaise ... **\$ 2.25**
- Voiturette de poupée **\$ 1.99**
- Baignoire de poupée **\$ 1.40**

WOODHOUSE & CO. LTD.
105 ouest, rue Sainte-Catherine

Cigarettes
GRADS

CONSERVEZ LEZ "MAINS DE BRIDGE" — Nous acceptons maintenant comme série complète 52 cartes en série ou non.

L. O. GROTHE LIMITEE, MAISON CANADIENNE ET INDEPENDANTE

LE THÉÂTRE

Luigi Pirandello

(De la PETITE REVUE du 15 décembre)

Luigi Pirandello, dramaturge italien, vient de recevoir le prix Nobel de la littérature. Les lecteurs de la PETITE REVUE aimeront sans doute à faire la connaissance du titulaire du plus grand honneur littéraire au monde, car Pirandello est assez peu connu chez nous.

Rappelons d'abord, à l'intention de ceux qui seraient incomplètement renseignés à ce sujet, que l'institution du prix Nobel remonte à la fin du siècle dernier et qu'on en doit la fondation à l'inventeur de la dynamite, le chimiste suédois Alfred Nobel. Enrichi par son invention, le savant norvégien voulut faire servir son immense fortune aux arts de la paix. Il légua à cet effet, en mourant, en 1896, des sommes considérables à l'Académie de Suède, et c'est l'intérêt de ces sommes que les académiciens de Stockholm divisent chaque année, depuis 1901, entre les littérateurs, les savants et les philanthropes du monde entier qui se sont distingués le plus pendant l'année en cours ou dont l'œuvre entière les impose à l'attention du monde. Il y a longtemps qu'un auteur dramatique n'avait reçu le prix Nobel, si ce n'est la première fois que cela se produisit. Remarquons que le prix Nobel se distingue de tous les autres prix littéraires par le fait qu'il est international, et par l'importance des sommes distribuées : Pirandello ne recevra pas moins de \$45,000.

Luigi Pirandello reçoit le prix Nobel de 1934 pour l'ensemble de ses œuvres et non pour celles de cette année. Jetons donc un coup d'œil sur l'œuvre dramatique de cet Italien.

Le théâtre de Pirandello ne ressemble à aucun autre. Cet auteur a trouvé une formule dramatique à lui. L'apport personnel de Pirandello au théâtre ne consiste pas seulement dans l'intérêt des sujets qu'il choisit, la nouveauté de ses personnages, le traitement pirandellien de la matière théâtrale, mais surtout dans la conception même de l'art dramatique. Il l'a complètement renouvelé par son œuvre qui comprend plus de quinze titres.

Pour exposer en détail la conception pirandellienne du théâtre, il faudrait beaucoup plus qu'une page de la PETITE REVUE. L'essentiel de cette conception, c'est l'immobilisation d'un personnage ou d'un groupe de personnages dans un état saisi à un moment de leur vie, alors que le théâtre traditionnel cherche à suivre l'évolution des personnages dans la vie ou leur réaction devant la vie. On a dit que les personnages de Pirandello portent des masques. Ils sont en effet comme des gens qui se seraient costumés pour un carnaval et auraient été condamnés à rester jusqu'à la fin de leur vie, ou du moins indéfiniment, sous leur travestissement. Pirandello est parti de cette idée ou plutôt de cette constatation que très souvent dans la vie les gens sont pris pour ce qu'ils ne sont pas et se trouvent dans l'obligation de paraître et parfois même de devenir ce pourquoi on les a pris.

Un personnage de Pirandello, expliquant, pour les besoins de la pièce, ce qu'il est, nous expose clairement ce fait social illustré par un cas particulier : « Cette jeune fille, dit-il, m'a surpris dans un endroit, dans une attitude où elle n'aurait pas dû me voir. Elle m'a vu tel qu'elle n'aurait jamais dû me voir et veut m'attribuer cette personnalité... cette personnalité qui a été la mienne dans une minute fugace, honteuse de mon existence ! » Au fond c'est la manie qu'ont les gens de généraliser, de

rappeler constamment, au sujet d'un individu, une faute passée ou un fait héroïque accompli une seule fois, et d'identifier définitivement l'individu en question à son acte héroïque ou à sa faute, d'interpréter tous les gestes du personnage en fonction de ce moment passager où il a peut-être été tout autre qu'il n'est en réalité. Comme l'écrivit M. Benjamin Crémieux, c'est comme « un masque que la société plaque sur le visage véritable » des individus. On a beau essayer de rejeter ce masque, la société nous le maintient collé au front et nous force à demeurer ce personnage d'emprunt que nous n'avons été qu'à un court moment de notre existence, dans une minute d'égarment ou d'enthousiasme. Parfois aussi, des gens apparaissent autres qu'ils ne sont parce qu'ils ont pris eux-mêmes un visage d'emprunt. Il arrive encore qu'un personnage à qui la société a imposé un masque en lui attribuant une personnalité qui n'est pas la sienne, voyant le jour où il lui serait permis de se séparer de cette personnalité factice pour redevenir lui-même, s'aperçoive qu'il a intérêt à rester pour les autres ce qu'ils croient voir en lui, et s'enferme délibérément et définitivement dans cette personnalité qu'on lui a ainsi imposée.

Dans le théâtre de Pirandello, le conflit n'oppose pas plusieurs personnages dont les volontés ou les passions se contredisent; un seul personnage ou un seul groupe de personnages formant bloc s'opposent à leur personnalité propre en même temps qu'aux autres personnages qui, en somme, représentent la société. Au fond il n'y a qu'un personnage dans les pièces de Pirandello — ou, comme je l'écrivais à l'instant, un seul groupe de personnages formant une unité. Ce personnage unique voudrait paraître ce qu'il est; les autres, s'immisçant dans sa vie, interprétant ses actes fausement ou arbitrairement, lui attribuent un caractère, des intentions, un mode de vie qui ne sont pas les siens. De là le drame. Ou le personnage réagit contre cette intrusion de la société dans sa vie; ou il finit — rarement — par imposer sa véritable personnalité; ou il se laisse imposer contre son gré celle qu'on lui attribue; ou il réagit mollement et accepte d'assez bon gré de passer pour ce qu'il n'est pas et alors le drame est tout intérieur; ou il s'enferme dans cette fausse personnalité comme dans une tour d'ivoire qui sera pour lui une forme d'évasion; ou après avoir vécu avec cette sorte de masque il parvient à le rejeter pour apparaître tel qu'il est; ou encore il refuse l'occasion de briser son masque pour s'en couvrir délibérément après l'avoir longtemps subi. Autant de cas particuliers, d'aspects différents du conflit de l'homme et de la société, que Pirandello a étudiés dans cette œuvre abondante et tout à fait personnelle qui lui a valu l'honneur du prix Nobel.

Georges LANGLOIS

L'ORDRE est édité par les Éditions de l'Ordre limitée (cette bouffonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimé par la Cie de Publication de la Patrie Limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

Etes-vous sûr que votre abonnement à l'« Ordre » est payé ?

Sonnerie

Noël ! Noël ! A toutes volées,
Les cloches sonnent dans le bleu de la nuit étoilée.
Les carillons légers sautent jusqu'à la lune.
Dig, ding, dong ! Dig, ding, dong !
Dans le scintillement des prairies,
Par les collines, les vallons,
Les grands clochers, les clochetons
Font d'aériennes sonneries.

L'étoile du Berger a lui.
Noël verse enfin la bonne lumière.
Voici que la neige s'éclaircit
Au carrefour des clairs minuits.
Voici les campagnes réveillées.
Noël ! Noël ! Il vente doux.
A l'infini, sur les plaines de gel,
L'envol sonore des bourdons
Eveille la joie endormie
Sous les vieux toits à croupetons.

Noël d'amour, Noël de vie !
Dans l'air sonnent des bruits de cloches.
Car c'est la fête des clochers,
Des verts sapins, des blancs hameaux,
La fête simple et gaie que les gens de la terre
Exaltent devant les bondieux de cire
Au fond des nefs enrubbannées.

Dig, ding, dong ! A toutes volées,
Les cloches sonnent dans le bleu de la nuit étoilée.
Les carillons légers sautent jusqu'à la lune.
Ecoutez, ô vieux toits à croupetons,
Par les ravines, les vallons,
Tinter l'airain sonore
Des fins clochers, des clochetons.

Clément MARCHAND

Quelle imprudence !

M. Adolphe Menjou, qui est un comédien très fin et le premier des Français ayant connu le succès à Hollywood, vient de commettre une grave imprudence. Il a donné aux journaux américains la liste des dix femmes qu'il trouve le mieux habillées du monde. Et cette liste, la voici :

Lady Alexandra Metcalfe ;
Mrs Wellington Koo ;
Mrs Clark Gable ;
Mrs Kay Francis ;
Miss Joan Bennett ;
Mrs Reginald Fellowes ;
Mme Schiaparelli ;
Mrs Harrison Williams (de New-York) ;
Mrs Isabel Dodge-Sloane (de New-York) ;
Mrs Earle C. Anthony (de Los Angeles).

Sauf les trois dernières nommées de ces dames, j'ai vu, j'ai rencontré, ou je connais ces personnes auxquelles M. Adolphe Menjou offre la palme de l'élégance. Vous pensez bien que je ne le contredirai pas et que je suis d'accord avec lui pour trouver que la femme de ce ministre de Chine, que cette vedette fameuse, que cette couturière, s'habillent, en effet, à ravir, et que Mrs Reginald Fellowes met à se parer le goût attentif et sûr qu'elle met en toutes choses.

Mais dix ! n'en nommer que dix, quel danger ! Songez-y ! M. Adolphe Menjou y a dû penser, un instant, car il a pris soin de dire qu'il écartait, par discrétion, sa femme, Verree Teasdale, de cette sélection. Il a redouté, on le comprend, l'humour conjugal. Mais ayant eu cette prudence, comment n'a-t-il pas compris qu'en nommant dix femmes, il en mécontentait dix mille — dix mille qui se croient également les plus élégantes de l'univers. Que dis-je ? En en nommant dix, il en a d'abord mécontenté neuf qui seront chacune un peu déçue de ne pas avoir été désignée la première. Pour qu'il en second, ou la cinquième, ou la neuvième ? Je ne parle pas de la dixième, Mrs Earle C. Anthony (de Los Angeles), qui a la ressource de croire qu'elle est nommée la dernière comme les vedettes américaines... M. Adolphe Menjou vient d'accomplir là un acte d'une témérité inouïe pour quelqu'un qui vit de l'opinion publique. Je salue son courage. Il ne fait pas bon de choisir entre les grâces, nous savons cela de longue date, et j'entends la voix de ma compagne au prochain film d'Adolphe Menjou, quand je lui dirai « qu'il porte bien l'habit et qu'il a de l'esprit », j'entends déjà ce « oui... oui !... » indifférent et douteux avec lequel, en toutes villes du monde, on détruit si bien une réputation...

GUERMANTES

(DU FIGARO)

Pour l'Université

Un grand mouvement est lancé en faveur de l'Université de Montréal. Depuis quelques mois on travaillait activement à l'organisation d'une loterie et à la publication d'une revue. Aujourd'hui la machine est en marche : les billets de loterie sont, paraît-il, mis en circulation et le premier numéro de l'ACTION UNIVERSITAIRE vient de paraître. Espérons qu'au contraire de plusieurs tentatives infructueuses ces nouvelles initiatives obtiendront un plein succès.

L'Université mérite de vivre, elle est même nécessaire, parce que son œuvre est essentielle au développement du Canada français. Pour poursuivre cette œuvre, elle a besoin d'une certaine aisance matérielle que ses moyens ne lui permettent pas d'acquiescer. Aussi compte-t-elle sur la collaboration active de tous ceux qui lui touchent de près ou de loin. Ce n'est que juste. Ainsi que le dit l'article de présentation de la revue, « il n'est pas une université un tant soit peu importante, en Europe ou en Amérique, qui ne possède son association d'Anciens ou sa société d'amis, armée de volontaires résolus, fidèles à l'Alma Mater, et dont les rangs grossissent d'année en année. Il n'est pas une de ces associations ou sociétés qui n'ait sa revue ou son bulletin mensuel. » C'est pourquoi on a fondé l'Association des diplômés de l'Université de Montréal. L'ACTION UNIVERSITAIRE servira de lien entre ses membres.

La revue se présente un peu comme un « magazine » avec son format, sa couverture légère et son papier glacé; mais il ne faut pas oublier le caractère particulier de cette revue qui se propose seulement d'intéresser tous les diplômés de l'Université à leur Alma Mater. D'ailleurs cela n'est qu'accessoire; c'est le fond qui importe surtout. Voici donc le programme de l'ACTION UNIVERSITAIRE :

Ce périodique, qui paraîtra tous les mois, sauf en juillet et en août, n'est pas une revue « spécialisée » en quelque matière scientifique ou littéraire. L'ACTION UNIVERSITAIRE ne pourra, par conséquent, nuire aux revues qui existent déjà et qui s'adressent à des groupes déterminés de lecteurs. Elle veut être la revue de TOUS les DIPLOMÉS de l'Université, quels qu'ils soient. Elle leur apportera chaque mois quelques articles d'intérêt général ou d'actualité. Elle racontera la vie universitaire et l'action des diplômés ou de leurs associations respectives. Elle signalera les succès de ceux-là et leurs publications. Elle s'efforcera de renseigner sur l'œuvre universitaire. Dans la mesure où les attaques et les critiques seront loyales et polies, elle cherchera à y répondre. Elle accueillera toutes les opinions et toutes les suggestions raisonnables qu'on lui adressera.

Le premier numéro renferme des articles intéressants et variés; notamment un portrait de Jacques Maritain, professeur; une vue d'ensemble du Congrès des médecins de langue française qui s'est tenu cet été à Québec; un article littéraire sur les « violons d'Ingres »; des critiques littéraires, etc. La plupart des articles répondent aux besoins actuels et se donnent pour but de faire connaître les divers domaines où s'exerce l'action universitaire. Il convient de signaler des détails intéressants sur le mouvement scientifique au Canada français, en particulier sur l'ACFAS, qui est actuellement une des manifestations les plus intéressantes de notre

vie intellectuelle. M. Jacques Rousseau, l'auteur de l'article en question, nous fait à ce sujet des observations judicieuses :

Il est, dit-il, des problèmes scientifiques indispensables à la survie d'un peuple. La colonisation, l'agriculture, les mines sont à base de science pure. Pour l'avoir ignoré, nous avons connu le lamentable échec du curé Labelle, nos mines sont allées aux étrangers, notre agriculture a périclité. Parce que nous n'avions pas d'enseignement scientifique adéquat, les carrières scientifiques des services officiels nous restent fermées. Sur 373 hommes de science que comptait les services fédéraux en 1930, il n'y avait que 11 Canadiens français. Sur une centaine de techniciens, le Conseil national des recherches, à la même époque, ne comprenait que 3 Canadiens français. Faute de sujets formés par nos universités, certains de nos services provinciaux étaient même forcés de faire appel aux Anglais.

Nous ne pouvons pas multiplier les citations. Notons seulement deux rubriques destinées à tenir les lecteurs au courant de la vie universitaire au Canada et dans le monde; enfin une bibliographie des œuvres et travaux écrits par les Anciens.

Ainsi conçue, l'ACTION UNIVERSITAIRE ralliera certainement un grand nombre de gens qui ne se rendent pas compte du rôle bienfaisant de l'Université, non seulement dans le domaine spéculatif, mais aussi dans le domaine pratique. Au commencement sans doute la revue aura une allure quelque peu utilitaire; le but vers lequel elle tend et les conditions dans lesquelles elle voit le jour la lui imposent. Peu à peu cependant, et moins nous l'espérons, et pourvu que chacun y mette du sien, elle s'élèvera au niveau d'une revue bien représentative de ce qu'est une université digne de ce nom.

Jean-Claude MARTIN

Comment se répartit la population allemande

D'après la statistique sur la répartition de la population allemande, la proportion de population industrielle a diminué, pour la première fois depuis cinquante ans. Elle est encore de 40,4 p. 100; celle de la population agricole, 28,9 p. 100; 18,4 p. 100 des Allemands sont occupés dans le commerce et les transports; 12,3 p. 100 dans les autres professions.

Le nombre des personnes exerçant une profession est presque exactement la moitié (49,5 p. 100) de la population totale. Sur ce nombre, 26,400,000 étaient réellement occupés; 5,900,000 chômaient à l'époque du recensement (juin 1933). Parmi les Allemands qui travaillaient, on compte plus d'un tiers de femmes : 11,500,000. Les personnes sans profession comprennent 5,800,000 rentiers et retraités, et 27,100,000 femmes et enfants.

Le recensement a établi, d'autre part, qu'il y avait 18 naissances pour 1000 habitants dans les districts ruraux et 12 pour 1000 dans les régions industrielles, la mortalité étant sensiblement la même dans les uns et les autres.

Noël en Morbihan

CE JOUR du 24 décembre s'était levé sur le golfe du Morbihan avec une physionomie extraordinaire. Au large, tout était blanc et gelé, et la mer semblait avoir fui de peur de se laisser prendre dans les glaces. Ce qui n'était à marée basse qu'une immense vasière grise où se mêlaient les reflets de la nacre la plus délicate et de l'algue la plus translucide, s'était transformé pendant la nuit en une sorte de toundra pétrifiée du Nord, de lac aux glaçons chaotiques qui laissaient apparaître entre eux des flaques d'une eau pâle. Là où tout était d'ordinaire mélancolie ou joie riante, selon la brume ou le soleil, dans une ceinture de villages blancs et d'îles vertes, il n'y avait plus qu'une vaste steppe polaire où émergeaient de loin en loin des rochers pareils à des épaves d'attélagés surpris par la tempête.

Et la nuit avait camouflé tout cela. Une nuit de Noël sourde et sans étoiles.

Le père Mathurin Lorvol regarda l'heure à sa montre accrochée à un clou, contre la muraille. 7 heures. Il était temps. La mer baissait vite par morte eau. Il poussa jusqu'au fond de la cheminée la bûche bûche; puis, ayant glissé ses cartouches dans ses poches, il jeta sur ses épaules son ancienne pèlerine de douanier, prit son fusil et s'engagea dans le chemin tortueux qui descendait à la côte.

Tout autre que lui s'y fût cassé le cou; mais il savait sur quel côté chaque caillou était couché et comment poser dessus son sabot pour ne pas le déranger.

Il passa devant le courtif d'une ferme misérable, en contrebas de la butte, où un petit berger de l'Assistance écaissait, en dansant dessus avec ses sabots, de la lande pour la litière des bêtes. La faible lueur venue de la fenêtre éclairait cette danse fantastique.

En arrivant sur les digues des salines, ses yeux habitués à l'obscurité eurent un éblouissement : la haie de tamarins qui les bordait, toute recouverte d'un vernis lisse couleur de goémon

cha vers leur haleine engourdie son vert de givre, frangeait l'ombre d'une blancheur miraculeuse.

Le vieil homme les effleura doucement avec ses grosses mitaines, pour se rendre compte de leur réalité, et penrose. « C'est joli ! » murmura-t-il.

Il n'avait pas fréquenté les écoles, le père Mathurin, ayant appris à lire comme il pouvait, en gardant les vaches, avec l'aide du fournisseur, du taupier ou du paludier de son île, où il faisait à la fois son apprentissage de pêcheur et de pasteur. Personne n'avait jamais prononcé devant lui le mot de beauté; mais la beauté pousse seule, dans certaines âmes, comme la lande et le genêt, et il lui fallait dire avec une voix de Paradis : « C'est joli », quand il découvrait dans une brousse une branche fleurie de prunellier en plein décembre, ou regardait les alouettes de mer s'élever comme un cerf-volant d'argent au-dessus du golfe.

En tournant l'angle du salorge, il se heurta à un fantôme grisâtre qui veillait là, le fusil à l'épaule, revêtu d'une longue houppelande taillée dans de la toile à voile. Une barbe blanche pointait hors du capuchon. Il ne vit pas au père Lorvol l'idée de le saluer du nom de roi mage. Il avait reconnu un de ses rivaux de chasse et de pêche, Pacoureaux, un ancien gabellou comme lui, et comme lui présentement piller du golfe.

Ils échangèrent à demi voix des avis sur la position du gibier, tout juste à l'opposé de ce qu'ils pensaient, sachant bien que l'un n'eût pris les renseignements de l'autre pour paroles d'évangile, même en cette nuit sainte.

Mathurin Lorvol laissa Pacoureaux à son poste, descendit sur la grève et marcha jusqu'à la pointe où son bateau était ancré. Il y avait encore trop d'eau pour qu'il pût l'atteindre. Il s'assis sur le seuil de la cabane de varech où il abritait son matériel de pêche, rigide dans sa grande pèlerine, et on l'eût pris pour un père Noël venu de la mer. Il essayait de pénétrer de ses yeux aigus une nuit dont il n'avait jamais vu

la pareille. Il finit par distinguer la lisière d'écume gelée au delà de laquelle la mer était totalement invisible. Des brumes couleur de plomb planaient à la surface, chargées de fumées qui se mouvaient lentement comme si elles fussent montées d'un gouffre volcanique. Et ce gouffre se creusait, s'élargissait à mesure que le regard le pénétrait, de sorte qu'on se trouvait bientôt devant un paysage sans confins, flottant entre ciel et terre, de ceux que les vieux gabellous aiment assez à imaginer pour leurs factions d'outre-tombe, formés d'étriers fuyant en ruisseaux d'argent dans les palus sombres, de salines aux étroits chemins surplombants où ils circulaient comme des Dieu-le-père en pèlerine bleue. Le doux Morbihan réalisait enfin son rêve d'échappée au large, sa nostalgie de grandeur et de puissance, et devenait à la faveur d'une nuit de gel un océan sans bords.

Une plainte sourde arriva des lointains, s'enfla, se rapprocha, se fit de plus en plus rauque, une sorte d'aboiement multiple étiré en cordon sur la mer, qui partait de la direction de Pen-Bleil, un îlot semblable à un cuirassé ancré dans la grisaille.

Bientôt il distinguait sur la mer un repli gonflé et sombre, un ourlet de fumée houleuse d'où sortait l'étrange vacarme : c'étaient les bernaches !

Il chassa ses sabots de planche aux jambières de toile et entra dans l'eau qu'il tâta du pied pour trouver la chaîne de son bateau. « Doucement, petit ! » chuchotait-il en l'amenant à lui, car la barque mettait un empressement d'animal à répondre à son appel, menaçant de le renverser d'un coup de son museau noir.

Il rangea son fusil à ses côtés. Tout se faisait sans bruit et sans bruit, car le gibier a l'oreille fine, et les courtes et larges pagaies s'enfoncèrent dans l'eau ainsi que deux nageoires. Personne d'autre que lui à courir la bernache par ce froid du diable.

Il allait essayer de s'approcher sans être vu de Pen-Bleil d'où il aurait une chance de canarder la bande.

Un goéland qui traversait le ciel en clairer le dépista et lança dans le silence un infernal croassement. L'ourlet de fumée frémit à la surface des flots, ondula, prit son vol d'une seule aile,

roula sous le ciel avec un bruit de feuillage d'automne, et alla se poser plus au large.

La poursuite recommença. Mais chaque fois qu'il allait saisir son fusil, la bande prenait son essor et lui échappait. Elle était maintenant alertée, nerveuse, d'un affolement qui avait quelque chose d'humain, quettant le chasseur de ses centaines d'yeux, prévoyant ses manœuvres, déjouant ses ruses et remplissant le silence de terribles croassements.

Il décida de débarquer sur Pen-Bleil, où il avait arrangé une niche pour pouvoir se cacher et attendre. Il s'assit à l'intérieur, face à la brèche d'où il surveillait la mer. Son ancien métier lui avait donné l'habitude des longues heures de guet patient. Il ne bougeait pas plus qu'un saint de pierre, son fusil posé en travers de ses genoux. Le muret de goémon le protégeait du froid. Ses yeux regardaient le large et son oreille était attentive. De temps en temps un goéland traversait le golfe d'un bord à l'autre, et, en passant au-dessus de la pointe du capuchon du gilet, lançait un croassement strident.

— Sacré farceur ! Si je pouvais t'envoyer une bordée grommelait-il.

Il avait l'habitude, depuis qu'il était vieux, de causer seul pour se tenir compagnie. Si quelqu'un par hasard se trouvait à l'entendre, il expliquait tranquillement :

— C'est à François que je cause.

François, c'était le compagnon imaginaire, celui qui partageait ses aventures sur la mer et ses mille travaux sur la terre, l'aidait à bâtir ses cabanes, replanter sa vigne, nettoyer son puits. Sans rien dire, il lui prêtait la main, le soir, pour tirer sur bottes. Il était de son âge, François, quatre-vingts ans passés, et aussi têtue que lui.

Le gibier ne se montrait plus. Sa rumeur diminuait d'ampleur, n'arrivait plus que comme le halètement de la mer montante qui poussait devant elle des blocs d'écume.

Impossible d'être sûr de rien dans cette nuit bouchée ! A peine s'il distinguait, à moins d'une portée de fusil, un sinagot figé dans la brume, et les îlots minuscules qui parsement le golfe

avaient disparu, avec leur maisonnette solitaire où vivait un éleveur de moutons ou un gardien de parc à huîtres.

Pourtant, il ne renonçait pas. Il s'était mis en tête de rentrer chez lui avec une paire de bernaches pendues à son épaule. L'idée de revenir bredouille était intolérable à une caboche de quatre-vingts ans. La marmite était toute parée dans la cheminée, à côté de la bûche bûche.

La plainte apaisée du gibier, rythmée par la mer, le portait à la somnolence, et le capuchon s'inclina un peu sur sa grande figure. Mais le froid le réveilla vite. Il remua les épaules.

— Eh bien, François, dit-il, tu te rappelles, en 70...

Tout était prétexte, au père Lorvol, pour évoquer 70, et ses 18 ans, le camp de Conlie, les bonnets de coton des fermiers normands passés en chemin, le canon prussien tonnant du côté du Mans.

Toute sa vie défilait dans sa mémoire, son enfance de misère, sa jeunesse héroïque. Il souleva encore une fois des barriques pleines, bâtit des canots, des fours, forgea des charnières, ramena à la perche des « flottes » de goémon sur la mer, hissa jusqu'au croc d'une solive de la maison le cochon éventré, retourna à la pelle la glaise des salines, battit au fléau des aires entières de blé, r'la de Saint-Armel à Vannes à pied, un sac de gibierneaux équilibré sur sa tête, et ses sabots à la main pour les ménages. Dans ses moments de loisir, il s'allongeait dans le foin du grenier et s'exerçait à lire les vieux psautiers abandonnés là par les « mouènes » qui s'étaient réfugiés dans l'île pendant la Révolution.

Et gai et adroit, le plus fort tireur au jeu de boules, le dimanche, dans le courtif pelé par le vent de mer... Et raconteur et chanteur !

C'était à sa jeunesse qu'il revenait. Sa carrière de gabellou lui paraissait toute proche encore : il serait temps de l'évoquer, une fois devenu un bonhomme de cent ans.

Soudain, dans la brume, une cloche tinta... Réveillait-il... Le vieux, étonné, tendit hors du capuchon sa bonne oreille, tourna lentement la tête de côté et d'autre. La cloche de l'église de Saint-Armel ! Ah ! oui, il avait oublié

que c'était Noël et la messe de minuit. Jadis, à pareille heure, les gens de son île natale, qu'il savait toute proche, à la corne de Pen-Bleil, avec sa demi-douzaine de chaumières, poussaient leur canot à l'eau pour aller à la messe de Saint-Armel, ou se risquaient à mer basse à travers les pouillards, sur l'incertaine chaussée de cailloux glissants qui les reliait à la terre.

A l'église, il prenait place parmi les hommes, parce qu'il chantait aussi fort que n'importe lequel. Il avait une voix d'ouragan, de flot qui déferle, de gibier sauvage. Une fois le col de sa chemise déboutonné, il ne craignait personne.

Le père Lorvol croyait entendre encore résonner à la voix des chœurs la voûte crevassée de l'église et vaciller le petit navire qui y était pendu. Il avait sous les yeux de son enfance ignorante des jouets la crèche avec son Jésus de bois peinturluré, ses bœufs, son âne, et il disait en lui-même comme autrefois : « C'est joli ! »

Ce n'était plus sur un fusil de chasse qu'il croisait les mains, mais sur son chapeau breton aux rubans de velours.

A ce moment, une colonne de fumée monta dans les airs presque silencieusement. L'oreille du chasseur distinguait un froufroutement d'ailes qui s'ouvraient un chemin parmi les brumes. Il leva la tête. La colonne passait au-dessus de lui, hésita un moment, se redressa, prit la forme d'une épée dont la poignée en croix se détachait sur le gris du ciel. Un faible avertissement monta de l'avant-garde, deux notes étouffées qui paraissaient sortir de la gorge d'une colombe.

Mathurin Lorvol demeura la tête levée à regarder. Il avait sa bonne fleur de tous les jours, ses yeux bleus candides, son sourire flottant au bord de ses lèvres comme si elles eussent été prêtes à murmurer : « C'est joli. » Lui, qui n'avait jamais manqué un coup de fusil de sa vie, gardait ses mains croisées sur la vieille canardière. Et pour répondre aux derniers carillons du clocher de Saint-Armel, il emprunta les deux notes doucement croassées par les bernaches : « Noël... Noël... »

Mario LE FRANÇ